P. 341-342. Bravo pour la découverte du sens de *operaria* = non pas « laborieuse », mais « charitable » !

P. 35. Est-il exact de distinguer pour *caritas* un sens passif (cherté) et un sens actif (amour)? Le sens propre de *caritas generis humani* me paraît être non pas : le fait d'aimer le genre humain ; mais : le fait que le genre humain nous est cher ; c'est, en tout cas, secondairement et sous l'influence de *amor* que le sens du mot s'est reporté de l'objet au sujet.

P. 425. Il est dit que les mots du groupe *adunare* n'ont pas été créés pour les besoins du christianisme. Il n'y a que de bien maigres traces de *adunare* (Apulée). Et comment le mot a-t-il été formé? L'analogie de *adulterare* pouvait-elle être agissante?

En revanche, on nous dit, p. 451, que *compati* est une création chrétienne ; ne remonteraient-elles qu'à des textes chrétiens, les traces en existent chez les glossateurs et grammairiens.

Telles sont quelques notes que j'ai recueillies au cours d'une lecture attentive. Elles ne touchent que des détails. Ce qui est essentiel, c'est qu'un ouvrage de ce genre non seulement a l'avantage de nous faire pénétrer plus avant dans le mécanisme de la langue et le jeu de la pensée, mais a la valeur d'une leçon de méthode.

J. MAROUZEAU.

Histoire littéraire.

N. I. HERESCU, *Bibliographie de la littérature latine* (*Collection de Bibliographie classique*, publiée sous la direction de J. Marouzeau) : Paris, Les Belles-Lettres, 1943, in-4°, 426 pages.

Voilà un ouvrage longtemps désiré par les étudiants, par les chercheurs même : car l'abondance, sans cesse accrue, des articles et des livres conspire avec le maladif désir d'aller toujours plus vite pour décourager quiconque veut aborder un problème d'antiquité classique sans un instrument bibliographique complet et maniable. Il s'entend qu'avec l'*Année philologique* de J. Marouzeau il est aisé et relativement rapide de se dresser sur un sujet donné une bibliographie complète et partiellement critique depuis 1914. Mais, malgré « l'*Engelmann-Preuss* », le « *Klussmann* », le « *Bursian* » et la « *Revue des Revues* », que de difficultés, de lenteurs, pour remonter plus haut ! Il faut donc remercier du fond du cœur M. Herescu, professeur à l'Université de Bucarest et directeur de l'Institut roumain d'Études latines, de s'être mis à la tâche et d'avoir rapidement abouti de façon aussi satisfaisante.

Il a voulu donner un pendant à la *Bibliographie pratique de la littérature grecque* de P. Masqueray (1914), et il y a parfaitement réussi, malgré la surcharge écrasante d'un quart de siècle de production accélérée. Même plan : historique, non alphabétique (un *Index* alphabétique suf-

fit). Ce qui est particulièrement nécessaire pour la littérature latine, aspect d'une civilisation en construction *voulue*. Pour chaque auteur, amples indications sur les manuscrits, sur les scholies ; puis bibliographie analytique (répartie sous chaque ouvrage lorsque l'abondance ou la variété de la production de l'auteur l'exige), et critique : en ce sens que M. N. I. Herescu a fait un choix rigoureux, et note parfois brièvement l'intérêt ou la valeur de l'ouvrage mentionné. On regrette seulement que ne figure pas ici pour chaque auteur l'indication des comptes-rendus périodiques qui le concernent dans le *Jahresbericht* de Bursian-Kroll : il sera facile d'y remédier dans une seconde édition, sans avoir tout à recomposer, en adjoignant au volume une feuille où, à côté de chaque nom de l'*Index* alphabétique, figureront les renvois nécessaires. Les quelques erreurs, inévitables en une tâche aussi gigantesque, se corrigeront facilement. Quant au lecteur qui s'étonnerait de ne pas voir mentionnés soit des rééditions ou des refontes, soit des ouvrages ou articles marquants des dernières années, il n'oubliera pas que le volume était tout composé typographiquement (par chance !) en 1939 — et fera l'effort léger de se reporter pour la suite à l'*Année philologique*.

La disposition typographique est très claire, la lecture agréable et sans fatigue. Pour tout usager un peu averti, cette *Bibliographie* révèle du premier coup non seulement les questions sur lesquelles on a *trop* travaillé, mais des domaines qui restent en friche. Et ce ne sera pas le moindre des bienfaits qu'apportera ce livre : puisse-t-il par là aider à mettre un peu d'ordre dans la recherche !

Il est difficile de ne pas ajouter à ce compte-rendu trop bref (mais un ouvrage de cette sorte, indispensable à tous, se livre avec une simplicité héroïque à la critique de chacun) l'expression d'un sentiment qui vient au cœur de tous nos lecteurs : l'Institut roumain d'Études latines, qui s'impose dans le monde savant, ne cesse d'accroître la production scientifique de langue française ; généreusement, il se donne à nous et maintient notre « nom » entre le Danube et la mer Noire. De quelle ferveur doit-on l'en remercier, aujourd'hui surtout, sans oublier tout ce que cette union, dont nous désirons tant le développement, doit à M. J. Marouzeau et à la Société des Études latines.

Jean BAYET.

N. I. HERESCU, *Res Romanae* : *Catullo*. Edizione Roma, 1943, in-12, 120 pages.

L'objet de cette Collection italienne, conçue dans une époque de politique « expansive », pour ne pas dire plus, est de « reconstituer le passé spirituel de Rome ». Quoi qu'il en soit de cette ambition, elle nous a valu déjà un remarquable *Orazio* de A. Rostagni ; nous lui devons aujour-

d'hui ce joli Catulle de notre ami Herescu. Livre aimable, qui nous promène à travers l'œuvre du poète en nous faisant connaître choses et gens, agrémenté de citations, mais dépourvu de tout appareil philologique : pas une seule note n'interrompt la lecture. Cette renonciation a dû coûter au spécialiste de la documentation qu'est M. Herescu, dont telles études particulières (cf. *Revista clasica*, 1941-1942 : *Autour de Catulle ; L'assonance dans l'art de Catulle*) montrent à quel point il a approfondi la connaissance de son auteur ; il faut se féliciter au moins qu'un Appendice critico-bibliographique lui ait fourni l'occasion de réunir le matériel documentaire indispensable.

J. Marouzeau.

Pierre Courcelle, *Les lettres grecques en Occident de Macrobe à Cassiodore* : Paris, de Boccard, 1943, xvi et 440 pages.

Il fallait beaucoup de courage pour entreprendre de traiter un sujet aussi vaste et aussi complexe, une puissance de travail singulière pour y persévérer et de rares qualités d'esprit pour mener la tâche à bien. Fort heureusement, toutes ces conditions se sont trouvées réunies chez l'auteur. Ce livre apporte une contribution considérable à la connaissance de la culture en Occident de la fin du IVe siècle à la fin du VIe ; il fournit une solution neuve à quantité de problèmes négligés ou mal posés jusqu'ici, notamment : les sources de Macrobe ; la culture sacrée de saint Jérôme ; la personnalité de Manlius Theodorus ; la connaissance du grec chez saint Augustin ; le néo-platonisme de saint Augustin ; la culture grecque en Gaule au Ve siècle ; les sources de Claudianus Mamertus ; les sources et la composition de la *Consolation philosophique* de Boèce ; la nature du christianisme de Boèce ; les sources des *Institutions* de Boèce ; les destinées de la bibliothèque de Vivarium. Enfin, on trouvera dans cet ouvrage l'esquisse la plus poussée qu'on ait tracée jusqu'ici de l'histoire du néo-platonisme latin. Le plan adopté par l'auteur paraît bien être celui qui s'imposait pour organiser une matière aussi riche et aussi diverse. Il faut louer M. Courcelle de ne pas s'être contenté de juxtaposer une série de monographies où il aurait étudié successivement l'influence de chaque auteur ou le sort de chacune des disciplines en Occident. Le plan ne pouvait être ni exclusivement chronologique ni exclusivement géographique, puisque, pour nombre d'œuvres, la chronologie est mal fixée et que les destinées de l'hellénisme sont très différentes d'une région à l'autre. M. Courcelle a donc donné pour base à son plan l'évolution même de la culture considérée dans ses différentes phases. Il s'agit d'une histoire pleine de vicissitudes : le plus souvent celle d'une irrémédiable décadence, mais parfois aussi celle d'une survie et même d'une renaissance. Dans le détail, il convenait, pour déterminer

exactement l'étendue et l'origine de la culture hellénique des différents auteurs, de soumettre leurs propres témoignages à une critique rigoureuse. Car la plupart d'entre eux, et saint Jérôme tout le premier, se vantent volontiers d'immenses lectures que, le plus souvent, ils n'ont pas faites et, d'autre part, dissimulent soigneusement leurs plagiats. L'auteur a donc été amené à multiplier les rapprochements de textes. Il en résulte que parfois son ouvrage est de lecture laborieuse, mais c'est là un mal nécessaire. L'excellence et la sûreté de la méthode s'affirment surtout à l'occasion de la recherche des sources du néo-platonisme latin. Fort justement, M. Courcelle a dénoncé les dangers et les illusions de la *Quellenforschung* et préféré à la méthode « doctrinale » et à la méthode « grammaticale » celle qu'il appelle « philologique », et qui, par de nombreux parallèles textuels, permet d'affirmer une filiation.

Nous avons fait pressentir la nouveauté et la richesse exceptionnelles de ce beau livre. Nous nous contenterons d'insister sur quelques-unes des démonstrations les plus frappantes qu'on y trouve. Pour Macrobe, M. Courcelle démontre que l'essentiel de sa culture remonte à la science alexandrine qu'il connaît par des compilateurs tels que Serenus Sammonicus. Quant à sa théologie solaire, des rapprochements avec Servius invitent à croire qu'elle dérive d'un traité de Porphyre ; découverte un peu décevante, car il s'agit d'une œuvre inconnue de ce philosophe. C'est de même Porphyre qui a inspiré en grande partie la doctrine sur l'âme dans le commentaire du Songe de Scipion, mais il est vraisemblable que Macrobe a connu directement Plotin. On découvre chez Servius l'influence des mêmes traités de Porphyre, mais le commentateur de Virgile ne les connaît sans doute qu'à travers un intermédiaire latin, peut-être les *Quaestiones Vergilianae* néo-platoniciennes dont Macrobe lui-même serait l'auteur. — Le lecteur regrettera sans doute que, dans la crainte de grossir démesurément son ouvrage, l'auteur n'ait pas appliqué ses méthodes d'investigation si subtiles et si fructueuses à l'ensemble de l'œuvre de Servius. La conclusion de cette partie de son livre met en lumière un fait de grand intérêt : l'existence d'une véritable foi néo-platonicienne, que saint Jérôme admire et déteste à la fois chez les païens de son époque, car le néo-platonisme inspire leurs arguments les plus solides en faveur de la religion et de la mythologie traditionnelles et les chrétiens eux-mêmes s'y laissent parfois gagner.

Pour la première fois, croyons-nous, les sources de la culture de saint Jérôme sont déterminées avec précision, en rapport avec les centres intellectuels qu'il a successivement fréquentés : Constantinople, Antioche, Alexandrie, Césarée. M. Courcelle a montré combien profonde était sa connaissance de la langue grecque, mais dénonce fort justement le « bluff » de l'immense érudition qu'il s'attribue. En fait, la culture de

saint Jérôme a été acquise uniquement en vue de l'exégèse et le plus souvent par l'intermédiaire d'écrivains ecclésiastiques, avant tout Eusèbe de Césarée et Origène, qu'il continue à utiliser assidûment après l'avoir formellement condamné. Avec saint Jérôme s'affirme en pleine clarté l'opposition fondamentale de l'hellénisme païen et de l'hellénisme chrétien tels que les représentent respectivement Macrobe et lui-même. Celui-ci se refuse absolument à admettre que la pensée philosophique de la Grèce puisse apporter un enrichissement à la pensée chrétienne ; il aurait repoussé comme une horrible impiété l'idée de la confrontation des deux cultures. Or, cette confrontation fut tentée au cours du v^e^ siècle, en dépit de la décadence de l'hellénisme, par des esprits plus hardis, tels que Manlius Theodorus en Italie, saint Augustin en Afrique, Claudianus Mamertus en Gaule. C'est une véritable résurrection qu'a opérée M. Courcelle en tirant de l'oubli complet où il était tombé ce Manlius Theodorus que ne mentionne même pas le *Manuel de littérature chrétienne* de P. de Labriolle. Sa figure apparaît assez inconsistante à travers les témoignages de Claudien et de saint Augustin, mais ce fut certainement un authentique représentant du néo-platonisme chrétien ; comme tel, il s'efforce de concilier les données de la raison et celles de la foi. Il est fort probable que c'est lui, cet homme gonflé d'un prodigieux orgueil (« immanissimo tyfo turgidum », *Conf.*, 7, 9, 13), qui, à Milan, mit dans les mains de saint Augustin quelques ouvrages platoniciens. — Le néo-platonisme de saint Augustin est défini de façon très juste et très neuve. Il est faux, selon M. Courcelle, que le néo-platonisme n'ait été rien de plus qu'une étape de la conversion du futur évêque d'Hippone et que dans la suite il se soit détourné de cette philosophie. Tout au contraire, il a été persuadé, par sa propre expérience et par l'exemple de Marius Victorinus, qu'elle peut acheminer les esprits à la connaissance des vérités chrétiennes. Jusqu'à la fin de sa carrière, il croit à la possibilité et à l'utilité d'une conciliation entre néo-platonisme et christianisme. Quant à ses lectures néo-platoniciennes, elles ne se limitent pas, semble-t-il, comme l'ont cru certains, à Plotin. Il faut faire une place, dès le début, à l'influence de Porphyre, que saint Augustin est loin d'abandonner dans la suite et qu'il lira assidûment, conjointement avec Plotin, d'abord dans la traduction de Marius Victorinus, puis dans le texte. Notons à ce sujet qu'on trouvera ici la réponse à une question maintes fois posée et jamais résolue, celle de la connaissance du grec chez saint Augustin. M. Courcelle a établi de façon irréfutable que saint Augustin, qui savait très mal le grec au sortir de l'école, l'a appris, pour les besoins de son enseignement religieux et de ses polémiques, à partir de 410 au plus tôt, c'est-à-dire à l'âge de cinquante-cinq ans, et qu'il le possédait passablement dans ses dernières années.

Pour la première fois est exposé dans son ensemble, avec clarté et précision, le destin de la culture grecque en Gaule au cours des v^e^ et vi^e^ siècles : la renaissance de l'hellénisme clérical et du néo-platonisme, puis la disparition totale de la culture grecque.

De même est excellemment mis en lumière le rôle capital de Symmaque et de Boèce dans la renaissance des lettres et des sciences sous l'influence de l'hellénisme oriental qui se manifeste en Italie au temps de Théodoric. Les sources de la pensée philosophique de Boèce sont déterminées avec beaucoup de vraisemblance. Fier de sa science du grec, Boèce fait peu de cas des traducteurs et des commentateurs latins. Parmi les commentateurs grecs, il s'adresse de préférence aux plus récents, spécialement à ceux de l'école d'Alexandrie, Proclos et Ammonios. Selon une hypothèse très ingénieuse de M. Courcelle, ce n'est pas à Rome, où tout enseignement philosophique avait cessé, mais à Alexandrie même, où son père aurait résidé comme préfet d'Égypte, que Boèce aurait acquis sa connaissance du grec et sa culture philosophique. C'est par l'influence prépondérante de la philosophie alexandrine que sont résolus de façon très convaincante les problèmes qui se posent au sujet de l'unité de pensée de la *Consolation philosophique* et du christianisme de Boèce, qui ne veut pas confondre les domaines de la raison et de la foi. Ce n'est pas une synthèse, mais une *confrontation* qu'il prétend établir entre la théologie d'Ammonios et la religion chrétienne, ouvrant ainsi la voie à la scholastique médiévale. M. Courcelle a fort justement montré le caractère artificiel et précaire de cette tentative de restauration de l'hellénisme à l'aide de traductions. La rupture avec Byzance devait en marquer la fin. Théodoric, qui, un temps, avait affiché la prétention de réaliser l'idéal du souverain platonicien, mit fin à la tentative en faisant mettre à mort les grands artisans de la renaissance, Boèce et Symmaque. Dans la suite, l'hellénisme ne se survit plus en Occident que parce qu'il a été mis au service de la culture monastique. Pour Cassiodore, il ne s'agit pas de cultiver les lettres grecques pour elles-mêmes, mais, conformément au point de vue de saint Augustin, de les utiliser pour la parfaite intelligence des Écritures. Il n'est pas douteux que l' « Académie monastique », fondée par Cassiodore à Vivarium, n'ait été destinée à des moines de langue latine dont la majorité ignorait le grec. C'est pourquoi Cassiodore fit travailler si activement ses équipes de traducteurs. Il ne se faisait d'ailleurs pas d'illusions : il savait bien qu'il aurait été vain de vouloir rénover l'étude de la langue grecque ; son ambition se borne à tenter de combler les lacunes de la culture latine à l'aide de traductions du grec. Si Cassiodore a voulu mettre l'hellénisme au service de la culture monastique, par une heureuse conséquence, les moines ont été mis au service de l'hellénisme. M. Courcelle s'est fort

ingénieusement employé à mesurer la part de l'hellénisme profane à Vivarium ; il a prouvé que le cycle d'études institué par Cassiodore était inspiré d'Ammonios d'Alexandrie ; il a défini la nature et la matière des recherches exégétiques pratiquées dans cette « Académie ». Mais où son enquête risque de se perdre dans les sables, c'est quand il s'efforce de retracer les destinées de la bibliothèque réunie par Cassiodore. On ne peut que l'approuver d'avoir réfuté la thèse de R. Beer, selon qui de nombreux manuscrits de Vérone et de Bobbio seraient issus de la bibliothèque de Vivarium, et celle de Mgr Mercati, qui croit que la bibliothèque constituée par Cassiodore a péri avec le monastère. A vrai dire, la recherche de M. Courcelle, conduite avec autant de prudence que de sagacité, aboutit surtout à des résultats négatifs et finalement nous avons grand'peine, en ce qui concerne la culture hellénique, à apercevoir un lien entre la « renaissance ostrogothique » et la « renaissance carolingienne ».

Les dernières pages retracent excellemment l'agonie de l'hellénisme en Occident et résument clairement les causes de cette disparition progressive. Peut-être l'auteur aurait-il pu indiquer avec plus de force que, dès le début de la période qu'il a soumise à sa diligente enquête, la culture hellénique portait en elle-même des germes de mort, car, dès le temps de Macrobe, on ne la traite plus comme une fin, mais comme un moyen : on en fait matière d'érudition, on la met au service de l'exégèse ou de l'apologétique.

André Boulanger.

A. Loyen, *Sidoine Apollinaire et l'esprit précieux en Gaule aux derniers jours de l'Empire* : Thèse Paris, Les Belles-Lettres, 1943, xxviii & 190 pages.

Le titre même de cet ouvrage fait entendre que son objet est double, sinon triple : monographie d'auteur, caractérisation d'une époque, définition d'une forme littéraire.

Je n'ai guère de critiques pour les deux premiers aspects de cette étude. Le portrait littéraire de Sidoine est habilement, finement tracé ; nous gardons de cet épigone de la littérature une image vive, colorée, animée ; — complète? C'est moins sûr ; il y a chez Sidoine une étrange multiplicité de traits, une étonnante somme d'incohérences et de contradictions ; je n'en veux pour exemple que cette image qu'il prétend nous donner de son style, lui le mondain et l'alambiqué : « hoc stilo, cui non urbanus lepos inest, sed pagana simplicitas » ! (*Ep.* VIII, 16, 3), ou cette façon qu'il a tantôt d'autoriser les archaïsmes (*Ep.* IV, 3, 2 noua uerba quia uetusta) et tantôt de les répudier (*Ep.* VIII, 16, 4 unde illa uerba salaria?).

La vision de son époque ne manque pas non plus de justesse et même d'éclat ; quel vivant défilé que celui des amis dans la tournée que M. Loyen nous fait faire à la suite de Sidoine, p. 56 et suiv. ! Peut-être eût-on souhaité cependant un peu plus de couleur ethnique, si l'on peut dire ; ces représentants de pays récemment appelés à la culture ne portent-ils pas en eux la tare des tard-venus, cette disposition d'esprit qui fait accueillir d'abord de la culture ce qu'elle a de plus extérieur, de plus formaliste, de plus artificiel? Ceci est indiqué, je le sais bien ; mais il convenait peut-être de le faire apparaître avec plus de relief.

Peut-être aussi, en ce qui concerne Sidoine comme les autres écrivains de son temps, eût-il fallu insister sur ce fait que, apparaissant à la fin d'une histoire littéraire prodigieusement longue, ils s'y agrègent en la totalisant, si l'on peut dire, prenant de toutes mains et de toute date, entassant dans leurs ouvrages rhétorique et poésie, science et histoire, antiquité et modernisme, sans discernement, souvent sans goût, avec le seul souci de ne laisser aucune richesse inexploitée.

Et cette considération méritait sans doute d'être invoquée pour rendre compte d'un aspect de la préciosité de Sidoine, aspect dont la complexité me semble avoir en plus d'une page embarrassé M. Loyen.

Ne fait-il pas intervenir, pour définir le « précieux », et la rhétorique (p. 135) et la poésie (p. XIII), l'abondance et la concision (p. XIII), le purisme (p. V) et la fantaisie (p. IX), et surtout (*passim*) les éléments de deux genres pour l'ordinaire bien disparates : l'asianisme et l'alexandrinisme?

Et ce n'est pas tout. Si nous nous reportons à l'Index, sous le mot « préciosité », nous sommes renvoyés, pour recueillir tous les éléments de la définition, à maints passages disséminés à travers tout l'ouvrage, dont il est bien difficile de faire la synthèse : subordination de la pensée à la forme (p. 167), bigarrure (p. 137), goût de l'image (p. 128) et de la fiction (p. 115), recherche du détail (p. 124), de l'exceptionnel (*ibid.*), de l'imprévu et du cocasse (p. 37, 136), du nouveau et du moderne (p. 152), de la métaphore (p. 140) et de l'énigme (p. 143). Tous ces éléments pouvaient-ils être harmonisés? M. Loyen s'est employé à le faire avec beaucoup de finesse dans sa Conclusion, p. 166-167. Peut-être aurais-je conçu autrement la synthèse des éléments si finement analysés. J'aurais volontiers retenu comme principe de systématisation l'observation qui est présentée comme incidemment p. 166, à savoir que la manière de Sidoine est une espèce de totalisation ; son style représente le confluent de tout ce que la littérature latine, à la suite de la grecque, a imaginé de procédés et d'artifices, et c'est en ce sens que M. Loyen a raison de le rattacher à la fois à l'alexandrinisme et à l'asianisme. Totalisation, sauf pourtant une restriction : Sidoine ne connaît pas le simple et le naturel, ou du

moins il l'évite par système et par goût ; sa tendance et sa méthode, c'est d'avoir recours pour l'expression de sa pensée aux procédés indirects, inattendus ; la caractéristique essentielle de son style, c'est la pratique de l'expression détournée.

Si les conclusions de M. Loyen manquent un peu de rigueur systématique, s'il y a quelque flottement dans la thèse qu'il présente, la faute n'en est pas à lui, elle est imputable à son sujet, et à la manière dont la question est posée. Une fois de plus, nous avons affaire ici à une monographie d'auteur, et c'est à propos de cet auteur qu'on nous convie à observer un procédé de style. Les deux choses ne sont guère conciliables. L'étude d'un auteur conduit à poser une multiplicité de problèmes qui le dépassent, et il ne saurait fournir les éléments nécessaires pour les résoudre ; d'autre part, l'étude d'un procédé conduit à l'observer chez tous ceux qui en ont fait usage, et l'œuvre d'un écrivain ne saurait en donner une illustration suffisante.

Je sais bien que l'inconvénient était moindre pour le cas qui nous occupe que pour tout autre cas, du fait que Sidoine est tout particulièrement représentatif du style qu'on appelle précieux, et c'est en ce sens que M. Loyen a dès la première phrase de son Introduction répondu par avance à mes scrupules ; mais l'inconvénient subsiste, et, par exemple, on pourra estimer que, tenu par son sujet, qui est Sidoine, M. Loyen a dû se contenter pour faire l'histoire de la préciosité d'indications trop sommaires et parfois contestables : la préciosité naît-elle nécessairement d'une réaction contre la grossièreté des mœurs et du langage (p. v)? Est-il vraiment possible d'admettre que le purisme soit une étape sur le chemin du précieux? Et que l'atticisme soit déjà sensible dans le cercle hellénisant de Scipion? Peut-on englober dans une même définition le goût de l'abondance oratoire et la pratique de la *sententia* (p. xvi)?

Pour échapper aux objections que suggère le sujet même de cette thèse, il a fallu toute l'ingéniosité, toute la maturité d'esprit et toute la solidité de jugement de l'auteur. Son livre est d'une belle tenue, sans compter qu'il est en même temps d'une lecture agréable, et l'image qu'il nous donne de Sidoine présente un relief, une justesse de touche qui donnent à cette monographie une place hors de pair parmi celles qui ont été consacrées au même auteur.

J. Marouzeau.

Hélène Pétré, *L'* « *exemplum* » *chez Tertullien* : Thèse complémentaire pour le doctorat ès lettres, Dijon, Darantière, 1940, 159 pages.

On sait la place considérable que tient dans la littérature latine, spécialement chez les orateurs, l'emploi de l'*exemplum*, que Mlle Pétré définit d'après Tertullien : le rappel d'un fait historique ou prétendu tel qui

sert à prouver ce que l'on a en vue. C'est en songeant à l'*exemplum* que Cicéron exigeait de l'orateur une connaissance étendue de l'histoire. Or, Tertullien, avec sa double éducation de rhéteur et de juriste, avec son tempérament passionné de polémiste, fournit une matière de choix à l'étude de ce procédé traditionnel qu'il a adapté aux besoins nouveaux du christianisme. Quiconque s'intéresse à la littérature chrétienne lira avec autant d'intérêt que de plaisir cette étude fortement documentée, bien composée, sobrement et fermement écrite, qui permet de connaître plus profondément la personnalité de Tertullien et sa manière littéraire. Comme ses prédécesseurs, il fait un large emploi d'exemples empruntés à la nature et à l'histoire ; sans doute s'est-il contenté d'utiliser des manuels de vulgarisation pseudo-scientifique et des recueils de « traits » analogues à celui de Valère Maxime. Ce qu'il y a de nouveau chez lui, c'est l'emploi d'exemples empruntés à l'Écriture. On ne s'étonnera pas que le fougueux polémiste, avec son amour de l'exceptionnel et de l'excessif, n'ait pu se tenir de solliciter ou même de fausser les textes sacrés qu'il cite. C'est ainsi que, mentionnant les épreuves de Job et exaltant son extraordinaire résignation, il rappelle que celui-ci recouvra l'intégrité de son corps et de ses biens, mais resta volontairement privé de ses fils (« sustinuit iam uoluntariam orbitatem, ne sine aliqua patientia uiueret », *De pat.*, 14), alors que le texte sacré (*Job*, 43, 13) dit formellement que Job eut encore sept fils et trois filles. Naturellement, l'exemple suprême est celui du Christ, dont l'imitation doit être la règle du chrétien. Mais ici Mlle Pétré n'abuse-t-elle pas quelque peu du sens du mot *exemplum*?

Certes, cette étude est bien faite pour illustrer l'opinion de saint Jérôme sur Tertullien : « *Quid eruditius*? — encore qu'il s'agisse d'une érudition acquise à bon compte — *quid acutius*? », et, si elle n'apprend rien de très nouveau sur la personnalité de l'auteur, elle en met en lumière les aspects les plus intéressants.

André Boulanger.

Éditions de textes.

Q. Septimi Florentis Tertulliani Opera, ex recensione Aemilii Kroymann, Partis II volumen posterius (Corpus Scriptorum ecclesiasticorum Latinorum volumen LXX) : Wien, Hölder-Pichler-Tempsky ; Leipzig, Akademische Verlagsgesselschaft, 1942, xviii et 331 pages.

Ce volume contient les traités suivants : *De praescriptione haereticorum*, *De cultu feminarum*, *Ad uxorem*, *De exhortatione castitatis*, *De corona*, *De carne Christi*, *Aduersus Iudaeos*. Rappelons que la première partie du volume, l'*Apologétique*, texte établi par H. Hoppe, a été publiée en 1939, que les première et troisième parties (vol. XX et XLVII